

Rebecca Lighieri

Éden



Le livre

Il a suffi d'une seconde pour que le monde de Ruby s'efface... Comment? Mystère. Elle s'ennuyait chez elle, comme d'habitude, quand une bourrasque l'a soudain soulevée et déposée au bord d'un bois noir. La maison, la ville, la route, tout a disparu, d'un coup.

Ruby ne s'affole pas, elle est sûrement en train de rêver. Un rêve hyper réaliste mais un rêve quand même. Et pour une fois qu'il se passe quelque chose dans sa petite vie, elle ne va pas prendre ses jambes à son cou. D'ailleurs, que peut-il lui arriver? Personne n'habite dans le coin. Éclairée par la lune, elle se dirige tranquillement vers la clairière qu'elle aperçoit au loin...

Sauf que quelqu'un est là. Un jeune homme qui scrute les ténèbres avec attention.

L'autrice

Emmanuelle Bayamack-Tam est prof' de lettres dans un lycée de banlieue. Cela ne l'a pas empêchée d'écrire une douzaine de romans, caustiques et étonnants, elle qui considère que «la fonction de la littérature est de déstabiliser». Rebecca Lighieri est le pseudo qu'elle s'est choisi pour écrire d'autres romans, sacrément noirs ceux-là, comme *Husbands* ou *Les garçons de l'été* (Folio). C'est aussi celui de son tout premier roman jeunesse, *Éden*.

Rebecca Lighieri

Éden

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Irène Lalue

1

Le cagibi

L'ennui. Il me tombe dessus en cours d'anglais, dès 10 h 30. Et, avec l'ennui, me viennent des bouffées de haine et des envies de meurtre. Que celui qui ne s'est jamais ennuyé en cours me jette la première pierre. Pour me distraire, je me livre à de petites statistiques : sur 33 élèves présents, 33 portent des baskets. Sur mon agenda, à la date du jour, je reporte discrètement : 16 Nike, 12 Adidas, 4 Fila, 1 Vans. Je suis celle qui porte des Vans. C'est d'ailleurs ma seule excentricité. Pour le reste, je me fonds dans la masse, avec mon jean, mon pull gris, mes cheveux bruns et mes yeux marron. Terne, banale, probablement ennuyeuse moi aussi.

10 h 34. Je vais mourir. Non, pire : je vais rester là, éternellement, à subir la voix stridente de Mme Bardouin, ses blagues de prof, ses yeux vides, couleur de cône écrasée, qui font le tour de la classe à la recherche de sa prochaine victime. Quelqu'un à envoyer au tableau conjuguer un verbe irrégulier. Hop, ça tombe sur Manon. Ou Ninon, pas moyen de les distinguer. Sans compter que des Manon, il y en a au moins une dans chaque classe du

collège. Ce qui complique les choses en 4^e B, c'est que Manon et Ninon sont toujours assises l'une à côté de l'autre et adressent aux profs le même regard de stupéfaction douloureuse quand ils les interrogent.

Obéissant à l'injonction de Mme Bardouin, Manon (ou Ninon?) se lève avec un soupir et traîne ses Adidas jusqu'au tableau. Ensuite elle reste là, feutre en l'air, à attendre qu'il se passe quelque chose. Tout juste si elle n'appuie pas son front contre le tableau, drapée dans ses longs cheveux lisses, les mêmes que ceux de sa copine.

– Manon?

Pas de chance, c'est Ninon, ce qui fait que Mme Bardouin obtient enfin d'elle une réaction geignarde :

– Je m'appelle pas Manon!

Restée à son bureau, la vraie Manon grommelle, mais aussi c'est leur faute : même Adama et Abdoulaye, les deux jumeaux homozygotes de la classe ne se ressemblent pas autant!

10 h 39. J'abandonne. J'enfouis la tête dans mes bras. Je sais par expérience que Mme Bardouin ne dira rien, trop contente que ses élèves dorment tandis qu'elle s'égoïsse comme une pintade. Tout ce qu'elle veut, c'est qu'on lui foute la paix. Pour Mme Bardouin, un bon élève est un élève qui ne bouge pas, qui ne fait pas de bruit, qui ne remet pas en question son cours indigent et sa pédagogie inexistante. Un élève mort serait l'idéal, mais à défaut un élève qui dort fait très bien l'affaire.

La journée se traîne, mais elle finit par passer. On

termine en beauté avec M. Dia, qui est suffisamment fou pour nous tenir éveillés deux heures durant, brandissant des cutters, gesticulant, roulant des yeux. De quoi peut-il bien parler? Mystère. Mystère comme toute sa personne et sa discipline énigmatique: la technologie. Je m'en fous, c'est fini pour aujourd'hui, je rentre chez moi, je vais pouvoir manger, ce qui est quand même l'une des grandes joies de ma petite vie.

Arrivée chez moi, et bien qu'il soit 18 heures, je me prépare un plateau somptueux: tartines d'Ovomaltine Crunchy, tarte aux pommes, brioche beurrée – et Capri-Sun pour arroser le tout. Je monte en douce dans ma petite chambre, histoire de ne pas me faire cramer par ma mère, pour qui le grignotage entre les repas est une hérésie, voire une cause de mortalité précoce. Elle aurait tort de s'inquiéter, car ça ne m'empêchera pas de faire honneur au repas du soir – poulet et ratatouille, comme tous les mardis.

Avec ma famille, nous venons d'emménager dans un pavillon après treize ans de logement social. J'aimais bien notre ancien appart, mais je suis encore plus fan de la nouvelle maison, et tant pis si elle est coincée entre deux immeubles: une languette de briques toute en longueur, 90 m² répartis sur deux niveaux, une courette devant, un jardinet derrière, tout juste la place d'y caser nos vélos, une table en métal ajouré, trois chaises – et une petite piscine gonflable que mon père a remisee fin septembre.

Injustice totale: je partage ma chambre avec ma sœur

Shéhérazade, qui a onze ans alors que j'en ai treize. Après des semaines de discussions familiales, mon frère Adam a emporté le morceau : c'est lui qui dormira tout seul, certes dans une petite pièce de 10 m², mais quand même ! Que je sois l'aînée, que je sois en quatrième, que j'aie besoin de calme pour faire les devoirs, aucune objection n'a tenu face à l'argumentation vicieuse d'Adam : des parents normaux ne peuvent pas demander à un garçon de partager son espace vital avec une fille ! Mes parents, ces faibles, ont cédé, tout en m'assurant qu'ils n'allaient pas tarder à aménager les combles pour y créer une quatrième chambre :

– Ruby, promis, dès qu'on peut payer les travaux, c'est la première chose qu'on fera. Tu auras ta chambre à toi. Avec des toilettes indépendantes. Presque un studio.

– Quand ?

– Là, avec le déménagement, faut vraiment qu'on fasse attention à l'argent. Mais bientôt, promis.

– Je veux un engagement ferme. Et une date précise.

Bien sûr, ni mon père ni ma mère n'ont été capables de me sortir autre chose que de belles promesses vagues. Du coup, j'ai annexé une sorte de débarras qui jouxte ma chambre. Un cagibi où s'entassent l'aspirateur, la table à repasser, pas mal de cartons en attente de déballage, mais aussi mon bureau d'enfant et une lampe sur pied. Je m'y installe pour être tranquille, pour lire, pour écouter de la musique, pour chiller.

Ce soir-là, comme tous les autres soirs depuis le déménagement, je me réfugie dans mon havre de paix,

parfaitement consciente de son caractère intra-utérin et par conséquent régressif, mais bien décidée à échapper aux glapissements d'Adam et Shéhérazade. J'observe avec satisfaction les murs tapissés de fleurs désuètes, le cône de lumière confidentielle diffusé par le lampadaire, le minuscule bureau à dos d'âne que j'ai depuis l'âge de sept ans, et... plus rien. Tout au plus la sensation d'être happée par une bourrasque sombre et déposée quelques mètres plus loin. Me voilà dans le noir : où est passé mon lampadaire, mystère. Mais s'il ne s'agissait que d'une défaillance de notre système électrique, je ne sentirais pas le vent me frôler ni de puissantes odeurs végétales envahir mes narines. Le noir, d'ailleurs, n'est pas complet, et je commence à apercevoir autour de moi des ombres argentées par... la lune. Oui, elle est là, diaprant discrètement les troncs et les feuillages qui m'entourent. Il faut croire que mon refuge n'en est pas un puisqu'il peut d'un moment à l'autre se transformer en un bois noir et refermer sur moi sa ramée féerique.

Passé quelques secondes d'incompréhension et de sidération, ma première pensée consciente est de me dire que je rêve. Un rêve hyperréaliste, mais un rêve quand même. D'ailleurs en pareil cas, il existe une technique paraît-il infallible : il faut regarder autour de soi une première fois, puis une deuxième. Si les choses changent dans l'intervalle, si une maison surgit, si le sapin se transforme en éolienne ou la plage en salle de cours : vous rêvez. Bon, mais voilà, j'ai beau scruter les alentours à m'en faire péter

les nerfs optiques, le décor reste le même : une forêt. Ni tropicale ni hyperboréale, une forêt banale, ou qui le serait si elle ne s'était pas brutalement substituée à mon cagibi. Autre truc : regarder ses mains. Si je rêve, elles doivent être difformes. Ça aussi, je l'ai entendu dire. Mais mes mains sont comme d'habitude, comme d'habitude mes petits doigts fuselés et mes ongles discrètement vernis.

OK, mes mains sont normales mais je suis quand même en train de rêver et il n'y a pas lieu de paniquer car c'est un rêve plutôt agréable, pas un cauchemar dont il faudrait émerger le plus vite possible. Peut-être suis-je même en mesure de le diriger, ce rêve ? Hop, je décide d'avancer vers ce qui semble être une clairière, un espace moins arboré et plus luminescent que le couvert des arbres. Et ça marche, je progresse sans encombre entre les fourrés dont je déloge je ne sais quel oiseau, qui prend son envol avec un cri aigu.

Je n'ai pas fait dix pas que je commence à distinguer ce qui ressemble à une habitation rustique : des murs et un toit de planches, avec une sorte de véranda, et plus loin encore, une autre maison plus petite, peut-être une grange ou un appentis. Accoudé à la rambarde qui court le long de la maison, un homme. Je le vois d'autant mieux qu'il porte une chemise blanche. Non, pas une chemise, une sorte de blouse, ample et bouffante aux manches. Comme il tourne la tête dans ma direction, je m'aplatis précipitamment sous un buisson odorant. Je suis suffisamment proche pour constater qu'il est jeune. En fait, c'est plutôt

un garçon qu'un homme. Il ne doit pas avoir plus de vingt ans. Sa chemise s'ouvre largement sur un torse lisse et imberbe. Comme s'il avait perçu ma présence, il scrute les ténèbres avec attention, le corps tendu par-dessus la barrière de planches mal équarries. Un grincement, une lueur mouvante et dorée, une silhouette en contre-jour. La porte se referme. J'entends des voix :

– Éden, tu fais quoi ?

Une fille entre dans mon champ de vision : longue jupe, haut blanc, similaire à celui du garçon, qu'elle rejoint et enlace par-derrière, brusquement. Il lui répond :

– Rien. J'ai entendu du bruit.

La fille est brune, bien en chair. Même à distance, je peux voir qu'elle est belle : des yeux limpides, des pommettes hautes, un petit nez droit. Elle me fait face, fermement agrippée à la balustrade. Elle a les yeux grands ouverts sur la nuit, les bruyères agitées par le vent, la lune aux trois quarts pleine. Le garçon lui prend la main, la porte à ses lèvres. Ils s'embrassent. Leurs rires s'élèvent dans la nuit chaude. Une bourrasque secoue le buisson derrière lequel je me tapis.

Le ciel s'éclaircit à l'est, enfin ce que j'imagine être l'est, mais je n'aurai pas le temps de voir l'aube arriver puisque me voici de nouveau dans mon cagibi. Que s'est-il passé ? Rien. Un coup d'œil jeté à mon portable sur le bureau m'informe qu'il est 21 h 07, soit à peu près l'heure à laquelle j'ai décidé de fuir les cris de mon frère et ma sœur. J'ai rêvé. Un rêve éveillé, certes, mais un rêve

quand même. Dommage, c'était bien. C'était bien de se retrouver dans cette clairière, de tomber sur cette maison de conte de fées, de voir ce garçon et cette fille s'embrasser comme s'ils étaient seuls au monde. Et d'ailleurs ils l'étaient puisque je n'appartiens pas au leur.

2 Cobb

Le lendemain et les jours suivants, tout se passe exactement comme d'habitude. Mes rêves de la nuit n'ont rien de particulier, et mes journées suivent leur routine monotone : aller en cours, traîner un peu avec Lou ou Kadidia, puis hop, direction la maison. Le week-end c'est quand même un peu mieux. Depuis cette année, j'ai le droit d'aller à Paris avec mes potes, ce qui fait qu'au lieu de traîner devant le collège, on traîne à Italie 2. Comme on n'a pas d'argent, ou quatre euros à nous trois, on finit par s'acheter un Ice Tea et un paquet de cookies. C'est trop la fête. Non, j'exagère : il arrive aussi qu'on se fasse un ciné, ou qu'on pousse dans des quartiers plus exotiques que la place d'Italie, genre Mouffetard, les quais, la BNF.

Bref, on est dimanche soir et je me dirige vers mon pseudo-bureau, histoire d'y récupérer une clef USB. Je suis en mode automatique et je ne pense absolument plus à ma mésaventure de l'autre soir.

Ça ne rate pas, un vrombissement, le sentiment d'être soulevée et déposée plus loin comme par une tornade, et me voici au même endroit que la dernière fois : le bois, la clairière, la maison. Seule différence : il fait grand jour. Comme je sais désormais qu'il s'agit d'un rêve, je ne prends même plus la peine de me dissimuler et j'avance à pas décidés en direction de la petite maison dans la prairie. Ça sent bon. On est très loin de la puanteur de pots d'échappement et de poubelles, exhalée en permanence par ma ville de banlieue. C'est drôle, le plaisir qu'on peut prendre à simplement humer les parfums que dégagent des fleurs invisibles, des feuilles tendres ou des écorces résineuses chauffées par le soleil. Je ne savais pas qu'on pouvait rêver d'odeurs. Il faudra que je me renseigne là-dessus. Je ne savais pas non plus qu'on pouvait diriger ses rêves à ce point : je marche, je m'arrête, je regarde autour de moi, c'est bien simple, je fais ce que je veux, dans un sentiment euphorisant de liberté et de volupté. J'ai presque envie de me déshabiller, pour jouir davantage des rayons du soleil et des caresses de la brise sur ma peau, enlever mon bas de survêt et mon haut de pyjama, me rouler dans cette herbe dense. Sitôt pensé, sitôt fait, et c'est encore plus délicieux que prévu, comme si dans les rêves, l'herbe avait une autre texture, l'air une autre douceur, le soleil une luminosité plus exaltante. Dommage que mes membres grêles et ma carnation blême ne soient pas à la hauteur de toute cette splendeur. Mais après tout, quelle impor-

tance puisque personne n'est là pour se livrer à des comparaisons désobligeantes entre la beauté des lieux et ma petite personne blafarde ?

Sauf qu'en fait, quelqu'un est là : alors que je m'étire des pieds à la tête, les paupières closes sur un rougeoiement voluptueux, j'entends un bruit de feuilles froissées. Mes yeux s'ouvrent sur d'autres yeux, immenses et sombres : le regard surpris d'un garçon de huit ou neuf ans. La deuxième chose que je remarque après l'intensité de son regard sur moi, c'est qu'il porte la même blouse blanche que le couple de la fois dernière. Comme quoi mes rêves ont de la suite dans les idées. Prenant conscience de ma nudité, je me drape vaguement dans mon tee-shirt tandis que du bout des orteils, je m'efforce de récupérer mon bas de survêt sans me dévoiler davantage. Pas gêné ni étonné le moins du monde, le petit garçon me tend solennellement une palmette de fougère, que j'accepte avec la même gravité sérieuse. Puis nous attendons, lui et moi. Enfin lui, je ne sais pas, mais moi j'attends qu'il s'en aille pour pouvoir me rhabiller. Ça dure. Non seulement il ne s'en va pas mais il me dévisage passionnément, comme s'il n'était pas question de perdre une seconde du spectacle.

– Tu peux te retourner, s'il te plaît ?

– Pourquoi ?

– Parce que je voudrais remettre mes fringues.

Il hausse légèrement les épaules, comme pour me signifier que je fais bien des manières pour pas grand-chose.

Il a raison : pourquoi me gêner avec un enfant que je ne reverrai jamais, et pour cause : il n'existe pas.

En me tortillant un peu j'arrive à enfiler jogging et tee-shirt, et je me relève sous son regard attentif.

– C'est quoi ?

Il pointe du doigt le motif dont s'orne mon tee-shirt : Homer Simpson croquant dans un doughnut géant.

– C'est Homer. Il mange un doughnut.

– Homer ?

– Homer. Les Simpson. Tu connais pas ?

– Non. C'est quelqu'un ?

Comment expliquer, en rêve, à un enfant issu des tréfonds de mon inconscient, qui est Homer Simpson ?

– Oui, enfin non. Laisse tomber.

– Il mange ?

– Je t'ai dit : il mange un doughnut.

L'enfant avance un index prudent à la rencontre de ma poitrine, puis le retire aussitôt, comme s'il s'était brûlé. À moins que mes seins ne lui fassent de l'effet, il semblerait qu'il ait peur d'Homer.

– T'inquiète : il mord pas. Tu t'appelles comment ?

– Cobb.

– Ah bon : c'est marrant comme prénom. Moi c'est Ruby.

– Tu veux que je te montre où j'habite ?

À sa suite, je sors de la clairière et emprunte une sorte de raidillon agréablement arboré mais assez escarpé. Si je pensais me déplacer comme on se déplace en rêve, c'est-

à-dire sans efforts, j'en suis pour mes frais. En plus, je suis pieds nus, ce que mon petit compagnon ne manque pas de faire remarquer :

– T'as pas de chaussures ?

– Tu vois bien.

Lui porte des sortes de poulaines en cuir, étroitement ajustées à ses petits pieds, et je peine vraiment à le suivre sur les pierres et les racines du sentier. Au bout d'un quart d'heure, alors que je commence à me dire que cette randonnée a assez duré et qu'il est temps de m'extraire du rêve, la vue se dégage brutalement devant nous et nous marquons un temps d'arrêt. Mon cœur aussi marque un temps d'arrêt tellement je suis saisie par le spectacle. « Saisie » ? Ravie plutôt, transportée d'enthousiasme. Devant nous : une ville. La plupart des maisons sont montées sur pilotis et s'amoncellent autour de ce qui ressemble à une citadelle, une tour bleu ardoise terminée par un bulbe doré. Les fenêtres sont presque toutes pavoisées de rouge, avec des sortes de fanions triangulaires, taillés dans ce qui ressemble à du velours.

Sous les pilotis grouille une vie étrange, comme si un souk d'artisans et de boutiquiers divers s'y était établi. Je distingue un étal d'épices, des empilements de tissus et de bijoux. Et tout de suite, la rumeur de la ville monte jusqu'à nous, indistincte et riche, faite d'exclamations, de harangues, d'entrechocs de métal, et du grésillement des aliments qui cuisent. Cobb jauge ma réaction du coin de l'œil, pas mécontent de me voir médusée.

- C'est beau, hein? C'est grand!
- Oui c'est beau. Mais pas si grand...

Évidemment, comparée à la plupart des villes que je connais, celle-ci n'est qu'une bourgade minuscule, mais son charme ne tient pas à ses dimensions, plutôt à l'agencement hétéroclite des habitations autour de la flèche altièrre de la citadelle.

- Ça s'appelle comment, ici?
- Trèze.

Cobb me décroche un regard entendu et disparaît. Eh oui, évidemment: une fois de plus, le rêve s'est interrompu et je suis de retour dans mon cagibi. Il est 23 heures: aussi long qu'il m'ait semblé, mon rêve n'a pas duré plus d'une minute. Bizarrement je ne me sens pas le moins du monde ensommeillée et mes idées sont aussi claires qu'avant ma mystérieuse narcolepsie. Dois-je m'alarmer, d'ailleurs, de ces états seconds dans lesquels je tombe sans signe avant-coureur? De ces absences, aussi brèves soient-elles? Sont-elles le signe de quelque dérèglement neuronal ou d'une tumeur commençant son travail de sape dans les circonvolutions de mon cervelet?

Je décide qu'il sera toujours temps de s'inquiéter demain et j'attrape la clef USB que j'étais venue chercher dans le cagibi. Comme je la soupèse pensivement, je constate avec stupéfaction que ma paume présente, très nettement incrustées en rouge, les indentations d'une palmette de fougère, celle-là même que j'ai serrée dans mon poing tout le long de ma petite promenade avec

Cobb. Le doute n'est pas permis mais comme je sais que je douterai dès la disparition de ce stigmaté, j'ai le réflexe de le prendre en photo avant de me coucher et de dormir d'un sommeil sans rêve, comme si mon épisode hallucinatoire avait épuisé tout mon petit matériau onirique.

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2019

ISBN 978-2-211-30588-4